HAL
open science

Négation et détournement des témoignages concentrationnaires. La trilogie allemande de Louis-Ferdinand Céline

Marie Hartmann

To cite this version:

Marie Hartmann. Négation et détournement des témoignages concentrationnaires. La trilogie allemande de Louis-Ferdinand Céline. Europe. Revue littéraire mensuelle, 2016, Témoigner en littérature, 1041-1042, pp.99-114. hal-03692252

HAL Id: hal-03692252

https://normandie-univ.hal.science/hal-03692252

Submitted on 9 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Négation et détournement des témoignages concentrationnaires. La trilogie allemande de Louis–Ferdinand Céline[1]

Céline définit tour à tour ses derniers romans (*D'un château l'autre*, 1957, *Nord*, 1960, et *Rigodon*, 1969[2]) comme des « chroniques » ou comme des « mémoires ». Il cherche à écarter la connotation de fiction que comporte le mot « roman » et à orienter la lecture de son œuvre considérée ainsi comme de simples souvenirs. Il faut cependant entendre ici « mémoires » au sens de « souvenirs » mais aussi au sens juridique de « dossiers destinés à un procès ». En effet, cette trilogie allemande comporte une dimension de réquisitoire généralisé et de plaidoyer *pro domo*. Pour laver un honneur qu'il estime sali et se prémunir contre des diffamations ultérieures[3], Céline entend régler ses comptes avec tous ses ennemis. Son récit de la seconde guerre est moins fragilisé par la part d'invention que par sa partialité nourrie par le ressentiment et l'antisémitisme.

Ils le conduisent à opérer une falsification négationniste de l'Histoire. En prenant la position de témoin, Céline vise à mettre ses écrits sur le même plan que ceux des réelles victimes de cette guerre dont il détourne les témoignages pour les appliquer à son propre parcours. Il propose une contrefaçon révisionniste de ces textes pour se présenter en rescapé du régime nazi alors qu'il en a été l'un des collaborateurs.

Le contexte historique et littéraire

Céline se trouve en Allemagne de juin 1944 à mars 1945. Les trois romans donnent de lui l'image d'un observateur informé et partial. Il connaît les lois de Nuremberg de 1935, visant à obtenir la « pureté du sang » allemand. Elles visent notamment les tsiganes. Il en déplore l'inefficacité : « les gitans devaient être supprimés d'après les décrets de Nuremberg ?... hautement contaminateurs !... crypto-asiates !... une tzigane libre et jacassante ? autant dire la guerre inutile !... » (*N*, p. 488). Malgré le ton ironique de l'échange, il semble d'autre part approuver les persécutions à l'encontre des objecteurs de conscience et des Témoins de Jéhovah[4]. Le personnage dit au sergent nazi qui les commande : « Hitler est bon !... en France, *Kapout* ! / – *Ja ! ja ! hier auch !* Ici aussi ! » (*N*, p. 432)[5]. Il sait ce que signifie le décret « Nuit et brouillard » de 1941, qui promulgue la disparition totale des opposants au régime nazi. Il l'applique pour souligner l'absence de nourriture et évoque des « marmites *Nacht-Nebel* » (*CA*, p. 162), des « marmites nuit et brouillard ». Plus particulièrement, pendant les deux mois durant lesquels il se trouve à « Zornhof », de septembre à fin octobre 1944, il peut voir différents aspects de l'univers concentrationnaire. Avec les objecteurs de conscience et les Français rencontrés là, il observe le travail des déportés dans les espaces agricoles : travail dans les fermes allemandes pour les seconds, dans des scieries et la construction d'isbas pour les premiers. Ce domaine dont le nom a été modifié, est situé à Kränzlin, à environ cinq kilomètres de la ville de Neuruppin qui se trouve,

---

[1] Première parution dans *Témoigner en littérature*, *Europe*, n°1041-1042, Charlotte Lacoste et Frédérik Detue (dir.), Paris, janvier 2016, p. 99-114.

[2] Roman publié après la mort de l'écrivain.

[3] Voir par exemple, *CA*, p. 172 : « À tout prendre et sans prétention le mieux que je vous raconte tel quel !… la malignité publique saura bien sûr tout fripouiller ! sacriléger !… tout farcir d'horribles mensonges !… que moi-même, en tout, finalement, je me ferai l'effet d'un drôle de piaf !… sorte d'ectoplasmique ragoteux… »

[4] Les travailleurs de la Bible ou *bibelforscher*.

[5] Céline traduit l'allemand pour son lecteur : « *hier auch* » signifie « ici aussi ».

elle, à quatre-vingt kilomètres au nord-ouest de Berlin[1]. Cette situation géographique le place au cœur du gigantesque complexe de camps et sous-camps de l'ensemble formé par Oranienburg-Sachsenhausen[2]. Céline fait allusion à certains d'entre eux. Il mentionne indirectement le commando Heinkel, spécialisé dans l'aviation[3]. Dans celui-ci, les déportés résistants trafiquaient régulièrement les pièces ou modifiaient la destination de celles-ci de sorte que les accidents étaient fréquents : « c'était un avion allemand du camp d'à côté qu'était tombé sur Plutzhof… Plutzhof, à mi-route Neuruppin et nous […] »[4] Outre la proximité géographique et les activités industrielles, les souvenirs des déportés de ce commando étayent cette identification : la première ville traversée lors de leur évacuation est Neuruppin[5].

Par ailleurs, l'une des hôtesses du lieu situe le camp proche, d'où se seraient échappées des prostituées, « à Kittel »[6]. Aucun camp ou sous-camp n'est répertorié comme tel par le service international de recherche Arolsen du comité international de Genève[7]. Mais ce nom donne un indice sur la vision qu'a le personnage de ces femmes : il désigne la longue tunique blanche que portent le plus souvent, non les femmes, mais les hommes juifs, durant les cérémonies importantes. Ce vêtement symbolise l'aspiration à l'absence de péché, à la pureté, en ce sens religieux. Le nom semble donc utilisé de manière à la fois antinomique et allusive : ces femmes ne représentent pas l'innocence, la tunique indique surtout leur féminité et sans doute, leur judéité. De plus, par ses sonorités, ce nom pourrait renvoyer à nouveau à Heinkel. En dehors de son grand camp de travail situé au sud d'Oranienburg, ce groupe industriel en possédait d'autres dépendant administrativement de l'autre grand camp de concentration de la région, Ravensbrück, où travaillèrent des femmes. Enfin, il fait signe vers la bataille de Metz qui se déroule à partir de septembre 1944. Ce nom est celui du général Heinrich Kittel qui dirige les forces allemandes de Moselle dont les engagements, de même que ceux qui se déroulèrent dans les Ardennes, étaient suivis avec attention par les exilés français favorables à la victoire du Reich.

Outre ces camps de travail qu'il a donc pu voir durant son séjour, Céline connaît les noms des principaux camps de concentration et d'extermination. En exil au Danemark, il suit l'actualité française en lisant *Le Figaro*[8]. Dans *Féerie pour une autre fois I*, son incarcération à la prison de Copenhague est comparée successivement à un internement à Buchenwald, à Auschwitz, à Dora et à Dachau[9]. Son journal rend également compte des prix littéraires : en

---

[1] Dans la première édition de *Nord*, en 1960, Céline avait conservé aux personnes et aux lieux leurs vrais noms. À la suite du procès intenté par celles-ci, l'équipe de Gallimard procura en 1964 une nouvelle édition définitive, reprise ensuite en Pléiade, qui intègre de nouveaux noms ; « Zornhof » remplace alors systématiquement « Kräntzlin ». On cite, en les distinguant, les deux éditions du roman.

[2] Céline fait référence à Oranienburg, dans une graphie déformée (« Oranienbaum »), dans le manuscrit de *Féerie pour une autre fois I* : voir la note de Henri Godard, dans *Romans*, t. IV, Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 1993, p. 1264.

[3] Ce commando a été partiellement bombardé en avril 1944 mais ne sera évacué qu'en avril 1945. Ernst Heinkel était un ingénieur allemand, fondateur d'usines de construction aéronautique du même nom. Beaucoup de détenus de camps de travail ou de camps de concentration travaillèrent pour le développement de cette industrie pendant la seconde guerre.

[4] L.-F. Céline, *Nord*, Paris, Gallimard, 1960, p. 148. Les noms sont modifiés dans l'édition définitive (voir *N*, 429).

[5] Voir *Bulletin de la fondation pour la mémoire de la déportation : Mémoire vivante*, septembre 2011, n° 70, cahier n° 2, document 17, p. 20, disponible sur : http://www.fmd.asso.fr/updir/37/mv_70.pdf.pdf.

[6] L.-F. Céline, *Nord*, Paris, Gallimard, 1960, p. 171.

[7] Cet annuaire est conservé au Mémorial de la Shoah à Paris. On en profite pour remercier ici les documentalistes de ce centre de documentation.

[8] Voir par exemple, sur son abonnement au *Figaro*, *N*, p. 312.

[9] Voir *Romans*, *op. cit.*, t. IV, respectivement p. 27 et 66 ; p. 31 et 41 ; p. 32 ; p. 39 et 66 – et les notes et variantes des pages citées. Le nom réel des camps, lisible dans les variantes, est transposé dans le texte final ; par exemple, « Augsbourg » vaut pour Auschwitz, p. 31.

1946, David Rousset a obtenu le prix Renaudot pour *L'Univers concentrationnaire* ; en 1947, Jean Cayrol l'obtient pour *Je vivrai l'amour des autres* ; cette même année, Louis Martin-Chauffier, publie *L'Homme et la Bête*. Rentré en France, Céline peut connaître l'existence du film *Nuit et Brouillard* que réalisent Alain Resnais et Jean Cayrol en 1956. Cela expliquerait aussi la mention de ce terme, à propos des marmites, dans *D'un château l'autre* en 1957. À la même date, *L'Espèce humaine* de Robert Antelme, paru sans aucun succès en 1947, est réédité. *La Nuit* de Elie Wiesel paraît en 1958. De plus, en 1959, au moment où Céline s'apprête à publier *Nord*, André Schwartz-Bart obtient le prix Goncourt pour *Le dernier des justes*. Céline connaît au moins cet écrivain de nom puisqu'il attribue au succès de son livre son « délaissement » par Gallimard[1]. Mais sa connaissance des récits de camps ne se limite pas à cet auteur. En effet, sa correspondance avec Albert Paraz nous informe qu'il a lu l'ouvrage de Paul Rassinier, *Le Mensonge d'Ulysse*, paru en 1950[2]. Dans ce texte qui fonde l'approche négationniste de la Shoah, l'auteur « confronte » son expérience des camps de Dora et de Buchenwald à celles de David Rousset, de Louis Martin-Chauffier et d'Eugen Kogon, non sans parti pris, ainsi commenté par Céline : « ça me semble un ouvrage splendide et digne des meilleurs salons »[3]. Cette lecture conforte le négationnisme de Céline. Dans les pamphlets, il considérait les juifs comme des fomenteurs de guerre, dans *Nord*, il les présente comme des complices d'Hitler : « tenez pour les Juifs, combien étaient appointés à la Chancellerie ? et tout proches d'Hitler ? […] combien de yites nazis, collaborateurs de choc ?… » (*N*, p. 489). En conséquence, il nie le processus de déportation massif des juifs. Il le récuse directement dans une incise en évoquant les croupiers du casino de Baden-Baden, avant l'arrivée à « Zornhof » : « Les mêmes croupiers qu'à Monte-Carlo, exactement... tous soi-disant "déportés"... les mèches gominées, les mêmes... nez busqués, les mêmes... » (*N*, p. 310). Plus largement, comme le montre la référence au *Journal* d'Anne Frank, la dénonciation unanime de l'extermination des juifs durant la deuxième guerre mondiale constitue une imposture. Il l'assimile à de la propagande : « la petite Esther avait le monde entier pour elle, nous le monde entier contre... la petite Esther Loyola préparait son film dans les greniers d'Autredam... nous on ne nous a rien tourné... taule et silence !... propagande tout pour ? imposture, l'autre côté : ruine, honte... » (*N*, p. 429)[4]. Le choix de cet ouvrage est analysable à double titre. D'une part, le récit est limité à l'évocation des conditions de vie dans l'Annexe à Amsterdam, il peut être utilisé dans une perspective négationniste ; il ne comporte pas de récit de la mort de la jeune fille. D'autre part, il constitue l'un des premiers succès littéraires dans la construction de la mémoire du génocide[5]. Dans une optique de scandale médiatique,

---

[1] Louis-Ferdinand Céline, *Lettres à la N.R.F. : 1931-1961*, Paris, Gallimard, 1991, p. 478.

[2] Pour cet ouvrage, on se réfèrera à une édition plus récente que celle consultée par Céline : *Le Mensonge d'Ulysse*, Paris, La Vieille Taupe, 1987, correspond à la 6e édition augmentée qui regroupe *Passage de la ligne*, ouvrage de 1948, découpé en un « Prologue » suivi d'un chapitre intitulé « L'expérience vécue ». Puis, sous le titre « L'expérience des autres », P. Rassinier reprend l'ouvrage paru en 1950, *Le Mensonge d'Ulysse*, dont le sous-titre était : « Regard sur la littérature concentrationnaire ».

[3] *Cahiers Céline*, n° 6 : *Lettres à Albert Paraz : 1947-1957*, Paris, Gallimard, 1980, p. 268-269. Sur les liens de P. Rassinier avec le mouvement révisionniste, voir Pierre Vidal-Naquet, *Les Assassins de la mémoire*, Paris, La Découverte, coll. « Essais », 1987, p. 49-57.

[4] Le *Journal* d'Anne Frank est paru en français en 1950 aux éditions Calmann-Lévy, il en a été tiré un film américain de George Stevens, qui sort sur les écrans en 1959. Dans la propagande antisémite, le « complot juif » a souvent été comparé au « complot jésuite » d'où la référence à Loyola, fondateur de l'ordre. Voir Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, t. 2 : *L'âge de la science*, Paris, Le Seuil, coll. « Points-Histoire », 1991, p. 303.

[5] Le traitement littéraire du génocide juif a été étudié par Charlotte Wardi dans *Le Génocide dans la fiction romanesque*, Paris, PUF, coll. « Écriture », 1986. La table des matières de l'ouvrage plus ancien de Cynthia Haft, *The Theme of nazi concentration camps in french litterature*, La Haye - Paris, Mouton, 1973, donne un aperçu plus succinct de la structure littéraire du récit concentrationnaire. Pour des analyses plus récentes, voir A. Parrau, *Écrire les camps*, Paris, Belin, 1995 et D. Dobbels, D. Moncond'huy (dir.), *Les Camps et la littérature, une littérature du XXe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « La Licorne », 2006.

publicitaire[1], il est d'autant plus intéressant de le dénoncer comme mensonger[2]. Cela conduit également à considérer *Nord* comme une sorte de contre-*Journal*, répondant à la « propagande » adverse. Céline y détourne certains thèmes de la littérature concentrationnaire pour les appliquer à son propre séjour en Allemagne. Ainsi, dans *D'un château l'autre*, il produit un contre-récit de l'exil forcé des collaborateurs en Allemagne dans lequel ceux-ci sont donnés comme les véritables « martyrs » de cette guerre[3]. Poursuivant selon une même logique d'inversion des victimes, dans *Nord*, les « mémoires » tendent à se transformer en récit de son internement à « Zornhof ». Ils évoquent enfin sa « déportation » dans des convois d'évacuation à travers toute l'Allemagne, dans *Rigodon*.

Un camp dans le Nord

Le texte transforme le récit de l'asile donné à un collaborateur du régime nazi dans un domaine agricole allemand, en un récit de l'internement d'un « déporté politique » français dans un camp allemand. Céline rappelle qu'ils (lui, Lili sa femme, Le Vigan, l'ami comédien et Bébert le chat) y étaient prisonniers. Il souligne leur dénuement et leurs privations : « une cellule toute ronde, sombre, un lit-cage, une cuvette, un broc, c'est tout... […] entre un monastère et une prison... » (*N*, p. 405-406). Cette incarcération entraîne un sentiment de déshumanisation : « du moment où vous avez plus rien à dire, plus qu'à obéir, vous avez plus qu'à espérer, vous êtes animal… » (*N*, p. 429). Il insiste d'autre part sur leurs mauvais traitements et leur isolement. Ils sont traités comme des « galeux pestiférés », « en quarantaine au fond de la Prusse… en sursis !… mais en sursis de quoi ? » (*N*, p. 493). Dans la cohérence du récit, il semble n'y avoir aucune différence entre « déportés » et « collabos », les seconds étant seulement plus haïs que les premiers. Ainsi, à propos de cette différence, après l'avoir rappelée brièvement, le texte attribue aux deux travailleurs français rencontrés là, cette réplique : « nous, nous font crever !... plein aux as !... ils nous fouteraient pas une carotte ! vous allez voir un peu le Système !... comment ils vont vous gâter !... vous venez pour ça !... non ?... vous êtes pas les premiers qui viennent !... ils repartent pas gras, je vous le dis, aux os ! vous serez aussi ! » (*N*, p. 408). La fin de cette réplique permet à Céline de reprendre à son compte l'image décharnée des rescapés. Cette image s'associe avec la qualification de « galeux pestiférés » et la reprise du thème de l'animalisation, motifs récurrents des témoignages des camps. La majuscule du mot « Système » (sans laquelle il ne serait qu'une qualification orale) suggère encore que le personnage subit également le Système concentrationnaire nazi, de sorte que, malgré la différenciation préalable : « Vous êtes déportés ?… / – Non, on est collabos !… » (*N*, p. 407), les collaborateurs sont aussi des déportés. La polysémie de ce terme dans les années 1950 fait le jeu de cet amalgame. Désignant toutes les personnes déplacées, il permet la confusion entre les requis du S.T.O. (le Service du Travail Obligatoire) que sont les deux travailleurs français, les déportés politiques, sociaux et raciaux[4], voire ici entre collaborateur et déporté.

Mais le détournement des récits concentrationnaires prend encore plus d'ampleur avec

---

[1] Céline connaît en effet l'importance publicitaire du scandale. Lors du lancement de *Nord*, il déclare : « Moi le *Voyage au bout de la nuit*, j'en ai vendu parce que je les ai forcés à lire par le scandale, mais j'aurai [*sic*] pas fait scandale y'aurait rien eu du tout. En ce moment-ci, si je vends c'est parce que j'ai été en prison. » (*Cahiers Céline*, n° 7 : *Céline et l'actualité littéraire, 1933-1961*, Paris, Gallimard, 1986, p. 434.)

[2] Céline est en cela le précurseur de différents négationnistes français et étrangers.

[3] Voir Marie Hartmann, « Céline et la Seconde Guerre mondiale : la présentation des "collaborateurs" en victimes de guerre », dans *Céline et la guerre*, Paris, Société d'Études Céliniennes, 2007, p. 173-184.

[4] Annette Wieviorka, *Déportation et génocide : Entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Hachette, coll. « Poche Pluriel », 1995, p. 26.

la reprise des thèmes de « l'organisation » économique et de la faim. L'évocation de ce séjour à « Zornhof » est ponctuée par la recherche de la « gamelle ». Le texte souligne son importance au cours d'un dialogue entre Céline et le nazi Harras qui les a placés là. Alors qu'Harras évoque le bombardement intensif de Berlin, Céline insiste : « – Bon, Harras, j'écoute, nous allons pas mourir d'une bombe, mais de ce qu'ils nous donnent à bouffer, sûr ! […] – Croyez pas Harras qu'on se plaigne !… Mille calories pourraient suffire, mais la soupe ne doit pas faire trois cents… » (*N*, p. 418). Cette obsession alimentaire correspond à celle des déportés dans les camps de concentration et d'extermination allemands. Elie Wiesel montre qu'elle entraîne une réduction de l'homme à ses fonctions physiques vitales : « Je n'attachais plus d'importance qu'à mon assiette de soupe quotidienne, à mon bout de pain rassis. Le pain, la soupe – c'était ma vie. J'étais un corps. Peut-être moins encore : un estomac affamé. »[1] Primo Levi souligne qu'elle envahit non seulement l'univers conscient des déportés mais également leur inconscient : « Ils rêvent qu'ils mangent : cela aussi est un rêve collectif. »[2] De même, David Rousset indique que « la vie mentale de la plupart des autres détenus était entièrement absorbée par la hantise des nourritures. Ils ne parlaient inlassablement que recettes de cuisine »[3]. Reprenant à son compte ce manque, *Nord* est ponctué par ce leitmotiv : « mais nous ? on avait pas à rendre jaloux ! cloches et loquedus… tout absorbés par les gamelles et les tremblements des murs, et l'article 75 au fingue… » (*N*, p. 482).

La protection d'Harras et divers arrangements permettent finalement aux trois personnages de manger correctement. Ces arrangements pour obtenir de la nourriture rappellent la nécessaire « organisation » de leur subsistance par les déportés dans les camps allemands. Ce terme désignait le détournement ou le vol de nourriture et d'objets divers, marchandés entre détenus, permettant d'obtenir, sinon une protection des plus puissants, du moins une augmentation de la part de nourriture. David Rousset raconte le commerce s'effectuant entre détenus et la nécessité vitale d'« organiser » sa propre alimentation. Il marque l'importance économique du tabac : « Les travailleurs sont, en effet, pratiquement payés en cigarettes, et le tabac est une monnaie de très grande valeur. »[4] Céline évoque les détournements en vue d'assurer leur subsistance et leur protection : « question gamelles, j'en faisais mon affaire ! simplement par cigarettes ! » (*N*, p. 495). Il dispose de cigarettes américaines et anglaises : « *Lucky* ! *Navy* ! *Craven* ! » (*N*, p. 510). La valeur d'échange du tabac est également rappelée par Primo Levi : « il suffit de penser qu'au Lager une seule cigarette anglaise rapporte de quoi se sustenter pour toute une journée »[5]. En effet, la seule consommation du liquide servant de repas mène à la mort. La description du *mahlzeit* (le repas) : une soupe d'eau tiède où baignent quelques exceptionnelles pommes de terre ou morceaux de choux (*N*, p. 413), correspond très exactement à la soupe des concentrationnaires telle que la décrit David Rousset : « Avec un peu de chance, il [un détenu nommé Marcel] aura peut-être un litre de soupe : des morceaux de choux dans de l'eau froide »[6]. Enfin, ce manque de nourriture (qui ne serait, à « Zornhof », qu'une conséquence de l'économie de guerre), résulte d'une même hiérarchie alimentaire privilégiant les *Kapos*, ceux des camps comme ceux de « Zornhof ». Primo Levi indique que « la plupart des bons finissent,

---

[1] E. Wiesel, *La Nuit*, Paris, Minuit, coll. « Documents », 1958, p. 87.

[2] P. Levi, *Si c'est un homme*, trad. de l'italien par M. Schruoffeneger, Paris, Pocket, coll. « Presses Pocket », 2003, p. 91. Céline ne peut avoir lu ce texte traduit en français après sa mort. On le conserve ici pour la force et la beauté de ce témoignage.

[3] D. Rousset, *L'Univers concentrationnaire* (1946), Paris, Minuit, 1965, p. 85. Céline n'a vraisemblablement lu de D. Rousset que les larges extraits que cite et critique P. Rassinier. Sur la nourriture, voir *Le Mensonge d'Ulysse*, *op. cit.*, p. 148-149.

[4] D. Rousset, *L'Univers concentrationnaire*, *op. cit.*, p. 140. P. Rassinier reprend le même thème, dans *Le Mensonge d'Ulysse*, *op. cit.*, p. 163.

[5] P. Levi, *Si c'est un homme, op. cit.*, p. 143.

[6] D. Rousset, *L'Univers concentrationnaire*, *op. cit*, p. 46.

directement ou par abus d'autorité, entre les mains des Kapos et des prominents »[1]. Céline s'insurge : « ah, les "Ordonnances" du Reich… pour nous les privations totales ! pour eux tout et plus à s'en faire craquer le bide !… » (*N*, p. 486).

Le cadre géographique, un domaine bordé de forêts au nord de Berlin, la description du *mahlzeit*, l'utilisation du tabac comme monnaie d'échange, le détournement de nourritures et la mise en cause de l'inégalité alimentaire à « Zornhof », constituent autant de notations suggérant l'identification de celui-ci à un camp de concentration. Cette comparaison est encore appuyée par la remarque d'Harras sur la structure du pouvoir : la nomination des assassins au commandement[2] correspond à la division entre déportés de « droit commun » et « déportés politiques » dans les camps. Robert Antelme précise : « Nous étions donc cinq cents hommes environ, […] et encadrés non par des politiques, mais par des assassins, des voleurs, des escrocs, des sadiques ou des trafiquants de marché noir. Ceux-ci, sous les ordres des SS, ont été nos maîtres directs et absolus. »[3] Cette division, voulue par les nazis, crée un climat délétère de violences et de compromissions, comme le suggère dans le roman de Céline le fait que ce soit les deux travailleurs français requis pour le S.T.O. qui soient désignés pour commander[4]. David Rousset souligne que « [l]es criminels sont indispensables à l'univers des camps ; ils assurent la permanence des ruines psychologiques. […] Ils rendent impossibles et factices toutes les solidarités. Ils installent les forces et les ruses comme seuls rapports naturels entre les hommes. »[5] La ruine psychologique entraînant la définition de rapports humains faussés, limités aux coups et à la délation, qualifie aussi l'univers décrit dans *Nord*. Le roman raconte trois assassinats, une tentative d'incendie, deux couples battus, et se clôt sur un procès expéditif. Céline vit donc lui aussi sinon encadré du moins entouré par des criminels : « voyez ici, Isis von Leiden est une criminelle, absolument ! évidemment !… mais son mari, l'infirme, cul-de-jatte, ne pensait aussi qu'à la tuer !… alors ?… alors ?… le grand Nikolas aussi !… » (*N*, p. 704). Le texte dessine ainsi un portrait de Céline en « déporté politique » français, interné dans un camp de concentration allemand comparable, par son mode de fonctionnement, à celui de Buchenwald. La notoriété médiatique de ce camp et le fait qu'il ait été réservé aux déportés politiques jusqu'aux derniers moments de la guerre, justifient cette comparaison privilégiée. La trilogie allemande en mentionne six fois le nom, dont trois fois dans *Nord*[6].

La proximité géographique de « Zornhof » avec différents camps ou commandos favorise cette mise en relation. De plus, le texte maintient l'ambiguïté lorsqu'il attribue à nouveau à l'un des deux Français cette critique du maire de Neuruppin : « – Celui-là pense qu'à une chose, nous faire fusiller !… hier, trois !… échappés du camp qu'il dit !… il s'embarrasse pas !… » (*N*, p. 408). Ce camp n'étant pas nommé, l'incertitude laisse ouverte la désignation de « Zornhof » comme tel. Et, dans *Rigodon*, lorsqu'un officier de la Croix-Rouge demande au personnage ce qu'il faisait en Allemagne, il répond : « – J'étais prisonnier, médecin dans un camp… » (*R*, p. 897) – ce camp pouvant désigner tout autant Sigmaringen que « Zornhof ».

Cependant, cette comparaison ne se constitue pas comme le décalque d'une situation historique. Elle s'élabore dans une parodie de cette réalité. Par rapport au référent historique d'un camp de concentration, le texte opère un certain nombre d'inversions. Le domaine comprend un château avec un parc dessiné par Mansart[7]. Cette description de château fait

---

[1] P. Levi, *Si c'est un homme, op. cit.*, p. 123.
[2] Voir *N*, p. 691 : « fini l'esclavage des vaincus ! vous allez là, voir, admirer j'espère ! devant vous !… mystique nationale-socialiste ! les assassins au commandement ! »
[3] R. Antelme, *L'Espèce humaine* (1947), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1997, p. 10.
[4] Voir *N*, p. 691.
[5] D. Rousset, *op.cit.*, p. 70-71.
[6] *CA*, p. 9, 164 et 206 ; *N*, p. 306, 627 et 650.
[7] Voir une image de ce lieu dans *Céline et l'Allemagne*, Paris, Société d'études céliniennes, 2013, p. 301.

écart par rapport aux images des récits de camps. Mais elle permet de répéter, après le premier roman, l'exil, sinon la « déportation », du personnage dans tous ces châteaux en Allemagne. Le détournement négationniste prend également une tournure ironique, par rapport au « schéma-type »[1] du témoignage des camps. Les chiens de garde de ce « camp », au lieu de dogues féroces, se réduisent à un animal famélique quand ce ne sont pas les oies du domaine qui font office de sentinelles. Les arbres tiennent lieu de miradors et les gardes du « camp » sont d'imaginaires fillettes embusquées et un vieux garde-champêtre roulant un tambour d'une autre époque dont le bruit est couvert par celui des bombardements de Berlin[2]. L'ambivalence propre à l'ironie sert le propos célinien. Si le personnage se décrit comme un « prisonnier déshumanisé », l'absence de « vrais » gardes dans ce « modèle » de camp reconstitué met indirectement en question la captivité réelle des juifs déportés. Alors que lui souligne sa captivité, son « internement », il met en doute celle des juifs – on a vu ce qu'il en était des croupiers du casino de Baden-Baden.

Enfin, comme dans les récits concentrationnaires, *Nord* mentionne des mares et des fosses. La dernière sert de cachette aux prostituées qui y séquestrent le Revizor et le Rittmeister, le chef comptable et le maître du logis. La littérature apparaît comme une vengeance pour les brimades subies et comme une parodie noire. En effet, ce passage est d'autant plus dérisoire que l'on se souvient de la description du départ du Rittmeister : Don Quichotte à l'assaut des moulins russes. Sa monture, nouvelle Rossinante[3], va être comme son nom parodique l'indique, au décalage des consonnes internes près, « rôtissante » : les prostituées cuisent ce cheval. L'humour noir résulte également de ce qu'au lieu de confondre prostituées et « gentes dames » comme Don Quichotte, c'est le Rittmeister lui-même qui va être travesti en « dame ». Les prostituées volent ses vêtements et le déguisent avec leurs hardes. Cette logique parodique se veut donc humoristique. Mais, dans un contexte historique de découverte des charniers creusés par les nazis, elle prend également un tour négationniste. Ce renversement parodique suggère que les charniers et les fosses où étaient brûlés les cadavres ne sont que des repaires de filles cuisant leur repas. L'image créée est à la limite du tolérable.

La parodie noire fonctionne comme un adjuvant au retournement historique et idéologique. Tourner en dérision le modèle historique et littéraire des camps de concentration consiste autant à souligner l'humour noir d'un monde atroce qu'à porter le soupçon sur la réalité de ces atrocités. Du reste, dans une lettre datée du 30 décembre 1960, adressée à Hermann Bickler[4], Céline lui demande de chercher des renseignements confirmant « l'inexistence des fours à gaz à Buchenwald, Dachau, etc… ni nulle part en Allemagne… »[5] La formule « four à gaz », attelant « four crématoire » et « chambre à gaz », redouble le négationnisme affiché. Reprenant en cela l'indifférence nazie, elle réduit à nouveau le génocide à un travail de cuisine. Robert Antelme écrit : « La fumée du crématoire brûlait à côté de celle de la cuisine. »[6]

Rigodon, le grand voyage

Le contre-récit célinien s'élabore en jouant de la polysémie de certains thèmes et mots-clés. Il s'appuie sur une stratégie de brouillage. Dans *Nord*, Céline reprend le sens

---

[1] Il est résumé par A. Wieviorka, dans *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 189-190.

[2] *N*, p. 428-429 : « ici l'alerte c'est au bugle… ils m'ont raconté… le garde-champêtre, Hjalmar, fait le tour du hameau… […] quand c'est l'urgence, c'est au tambour… »

[3] Voir *CA*, p. 36. Le texte fait référence à Cervantès. Le cheval se nomme en fait « Bleuette ».

[4] Officier nazi, chargé pendant la Collaboration des renseignements politiques sur la France, l'Espagne, le Portugal, la Suisse, l'Angleterre et les États-Unis.

[5] François Gibault, *Céline, Cavalier de l'Apocalypse*, 1944-1961, Paris, Mercure de France, 1981, p. 328.

[6] *L'Espèce humaine*, *op. cit.*, p. 22.

« moderne » de déporté, celui qui est interné dans un camp de concentration. Dans *Rigodon*, il joue de sa signification de « déplacement géographique »[1]. Comme dans les récits de rescapés, le thème du « grand voyage »[2] occupe une place primordiale : il ne s'agit plus de passer d'un château à l'autre mais d'un train à l'autre. La recomposition des itinéraires réels de Céline en Allemagne est faite de telle sorte que *Rigodon* concentre tous les déplacements des personnages principaux[3]. Le roman donne à lire un passage de convois d'évacuation en convois d'évacuation à travers l'Allemagne bombardée par les Alliés.

En décrivant le train convoyant sans distinction morts et survivants de Berlin à Rostock, Céline compare indirectement son voyage aux transports de juifs organisés par les nazis. La description de ce train rappelle par exemple celle faite par Primo Levi. Céline le présente ainsi : « personne a jamais tenté d'ouvrir un wagon… trop bourrés de tout, blessés, voyageurs et cadavres, impossible de les détacher, trop agglutinés, emmêlés… » (*R*, p. 736). Primo Levi décrit : « et la lugubre clarté d'une flamme laissait apparaître, sur le plancher du wagon, un enchevêtrement uniforme et continu de corps étendus, engourdis et souffrants, que soulevaient çà et là de brusques convulsions interrompues par la fatigue »[4]. En plus de ce parallèle avec les voyages initiaux des déportés, il rapproche son trajet des évacuations organisées par les nazis au moment de leur débâcle : « on évacue !… bien sûr il en meurt en route, on en laisse à chaque station… à grand-peine on les extirpe… » (*R*, p. 737).

En octobre 1944, c'est-à-dire au moment où Céline effectue cet aller-retour à Rostock ont lieu des évacuations en train et des marches de la mort en partance d'Auschwitz vers Sachsenhausen ou en partance de Buchenwald vers Bergen-Belsen et Ravensbrück[5]. Ce trajet le conduit ainsi à traverser beaucoup de villes où se trouvent des camps annexes de ce dernier, de sorte qu'il est possible qu'il ait été témoin non seulement de ces évacuations brutales mais également de la scène de « sélection » racontée dans ce roman. Le train est arrêté en rase campagne, près de Rostock. Il s'agit de vider des wagons de voyageurs, le docteur Proseïdon, rencontré à l'hôtel de Rostock, explique comment l'Oberartz Haupt, s'y prend pour « trier » les voyageurs en les allongeant nus dans la neige : « Il ne vous a pas expliqué ? technique nietzschéenne… l'Oberartz Haupt est nietzschéen… la sélection naturelle !… les forts survivent ! le froid, la neige, la nudité les fortifient… surtout les blessés !… les faibles succombent, on les enterre… » À cette première sélection s'en ajoute une seconde parmi les survivants : « ils vont vers Rostock… là on sépare !… ceux qui vont à l'hôpital, en chirurgie… et ceux qui restent aux terrassements… qui creusent les fosses… pour les morts, ceux qui ne bougent plus après deux… trois jours… » (*R*, p. 743). Dans sa première partie, cette description fait écho à celle d'Elie Wiesel qui raconte l'évacuation forcée du camp d'Auschwitz avant l'arrivée des Russes et la marche sans trêve sous la neige : « Mais la mort n'avait pas besoin d'aide. Le froid faisait consciencieusement son travail. À chaque pas, quelqu'un s'abattait, cessait de souffrir. »[6]

Mais, à considérer ce discours dans son ensemble, l'utilisation du terme de « technique », la mention des fosses, le statut de médecin de Haupt, de Proseïdon, et sur un autre plan, la référence à Nietzsche, constituent autant d'allusions à la « sélection » nazie à l'entrée des camps d'extermination. La philosophie nietzschéenne a fait l'objet d'une récupération politique hitlérienne : une interprétation faussée du thème du « surhomme » autorisait la discrimination et la « sélection » ici mises en œuvre par Haupt. Certains médecins

---

[1] A. Wieviorka, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 25.
[2] C'est le titre du récit qu'en fit Jorge Semprun en 1963.
[3] Voir la notice de *D'un château l'autre*, dans *Romans*, *op. cit.*, t. II, p. 955-957 : « Céline en Allemagne » et les annexes.
[4] P. Levi, *Si c'est un homme*, *op. cit.*, p. 20.
[5] Martin Gilbert, *Atlas de la Shoah*, La Tour-d'Aigues, Éd. de l'aube, 2005, p. 210.
[6] E. Wiesel, *La Nuit*, *op. cit.*, p. 145.

nazis se sont comportés comme d'atroces bourreaux. Céline le sait puisque dans *D'un château l'autre*, il fait allusion par deux fois au médecin Gebhardt[1] qui a officié à Ravensbrück[2]. Cette scène de sélection par le froid et la neige dont il a peut-être été témoin, donne en fait à Céline l'occasion de réfuter à nouveau le génocide des juifs dans les camps d'extermination. Proseïdon indique certes la mise à mort des plus faibles allongés nus dans la neige mais, pour les survivants, il distingue ceux qui travaillent aux « terrassements » et ceux qui partent à l'hôpital de Rostock. Proseïdon répète donc la position négationniste développée par P. Rassinier, selon laquelle la « sélection » consistait en une séparation des inaptes au travail par rapport aux valides. Les malades étaient selon lui, envoyés non dans des chambres à gaz mais à « Bergen-Belsen dont la mission était, paraît-il, plus particulièrement alors, de recevoir en convalescence les déportés de tous les camps »[3]. Même lui semble douter de ce mensonge horrible. Il relève du travestissement et de la falsification systématique de la réalité que pratiquaient les nazis. Proseïdon donne un exemple de ces mensonges : les travaux de « terrassement » sont des travaux d'ensevelissement des morts ; et il leur emprunte une partie de son vocabulaire. Les nazis nommaient « hôpital » certains lieux d'exécution brutale :

> Ils allaient à l'hôpital, les Alliés n'étaient pas loin, ils ne marcheraient pas. […] Quand ils sont arrivés dans le bois avec la file des quatre et quand les malades sont arrivés dans le bois avec les sentinelles SS, ils se sont simplement arrêtés.
>
> Calmes, ils se sont un peu écartés. Et ils ont tiré dedans. »[4]

En dehors de ce trajet à Rostock, *Rigodon* raconte également la traversée de l'Allemagne du sud au nord, en mars 1945, dans des conditions apocalyptiques. Céline y croise d'autres réfugiés fuyant l'avancée des Alliés et peut être témoin des ultimes opérations menées par les nazis car son parcours emprunte le même chemin que celui des dernières évacuations et des derniers massacres. Depuis la fin de l'année 1944, les Allemands évacuent les camps situés les plus à l'Ouest et à l'Est pour regrouper les prisonniers notamment à Bergen-Belsen, à côté de la ville de Celle, au nord de Hanovre, ou à Neuengamme, au sud de Hambourg. Céline traverse ces trois villes. Sur ce trajet, il voit les nazis eux-mêmes organiser l'effacement de toutes les preuves de l'entreprise d'extermination : faute de « places dans les camps », ils pilonnent et mettent à mort tous ceux qui sont présents dans la gare d'Oddort, en direction de Hanovre. Toutes les traces et tous les témoins sont éliminés avant l'arrivée des Russes (*R*, p. 808-809). De plus, il sait que les déportés ont été déplacés vers Hambourg puisqu'il fait dire à Harras que les prostituées sont parties, soi-disant « volontairement », dans cette ville (*N*, p. 694). Lui et sa femme effectuent ce voyage dans des conditions très difficiles mais elles ne sont pas comparables à celles endurées par les déportés évacués des camps. Mais il ne s'intéresse qu'à son propre itinéraire de « déportation », dont l'aboutissement dans une prison danoise, marque le comble de l'injustice.

Pour conclure cette comparaison partielle, plus que tous les autres motifs, le thème du survivant paraît unir la trilogie célinienne à ces récits de camp. Tout au long de la trilogie allemande, Céline se présente comme un rescapé, voire comme un mort, vivant en contiguïté avec ceux-ci et portant témoignage sur leur existence et sur la sienne. La position de témoin et

---

[1] Voir *CA*, p. 104 et 280.

[2] Voir Germaine Tillion, *Ravensbrück*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 165-166.

[3] P. Rassinier, *Le Mensonge d'Ulysse, op. cit.*, p. 169-170. L'auteur cite, dit-il, le propos d'un rescapé alors même qu'il prétend se démarquer – au nom de la « vérité » – des autres récits qui seraient des « juxtapositions de témoignages de seconde main » (voir p. 120 *sq*). On mesure la véracité de ce propos « rapporté » dans la structure même de cette phrase : « paraît-il » !

[4] Robert Antelme, *L'Espèce humaine*, *op. cit.*, p. 217 et 219.

de revenant caractérise toute une génération d'écrivains marqués par les guerres[1]. Mais celle de Céline détournant le motif du déporté interné dans les camps allemands puis sur les routes de l'évacuation, dans un plaidoyer de victime solitaire, comporte un renversement scandaleux. Quelles que soient la misère et les difficultés auxquelles il a pu être confronté en Allemagne ou ensuite au Danemark, elles sont incommensurables à celles endurées dans les camps de concentration et d'extermination allemands et durant les marches de la mort. Or c'est ce que l'amalgame parodique laisse supposer. Ce faisceau d'allusions ou d'incises directes montre la violence négationniste toujours à l'œuvre chez Céline. Elle constitue une des limites de la lecture dont elle bouleverse les cadres. La complicité qui unit habituellement auteur et lecteur, construisant la lecture comme une forme d'adhésion au discours de l'auteur, est impossible et interdite par la violence du texte. Il s'y substitue un soupçon et une distance qui permettent de faire apparaître la parodie et la provocation comme modes d'écriture de l'Histoire. Le renversement négationniste transforme l'histoire d'un défenseur de la politique hitlérienne en récit de victime du régime nazi, alors même que dans cette « évacuation », il faudrait surtout lire la fuite éperdue d'un collaborateur antisémite devant l'avancée des Alliés.

Marie Hartmann

[1] Dans *Guerre et révolution dans le roman français : de 1919 à 1939* (Paris, Klincksieck, 1974), Maurice Rieuneau marque déjà la prévalence de ce thème dans les écrits sur la première guerre mondiale en intitulant le premier chapitre : « Les Témoins ».

Annexes

Voyages de Céline en Allemagne

Départ de Paris, 17 juin 1944, 1e étape Baden-Baden, juin-fin août.
Début septembre 1944, un aller-retour à Berlin d'une semaine environ.
De septembre à octobre 1944, séjour à Kränzlin au nord de Berlin.
Un aller-retour à Rostock et Warnemünde, port d'embarquement de la Baltique
Fin octobre 1944, départ de Kränzlin, (Neuruppin) pour Sigmaringen.
Le voyage passe par Berlin-Anhalt, Leipzig, Furth, Augsbourg, Ulm.
Novembre 1944 à mars 1945 (5 mois) à Sigmaringen
22 mars, départ de Sigmaringen, arrêt à Ulm, à pied pour Neu-Ulm.
De Neu-Ulm à Augsbourg, Donauwörth, traversée de Nuremberg pour changer de train,
Furth, Bamberg, Eisenach, Bebra, Cassel, Gottingen, Hanovre.
Hanovre, Lehrte, Celle, Lunebourg, Hambourg.
26 mars : Arrivée à Flensburg

Sources :
Romans II, Paris, Gallimard, Pléiade, 1974, 1990, notice p. 1187.
Romans I, Paris, Gallimard, Pléiade, 1981, 1997, chronologie, p. LXXVII et suivantes.
Henri Godard donne début août pour arrivée Kränzlin, p. LXXVIII.
François Gibault, *Céline 1944-1961, Cavalier de l'apocalypse*, Paris, Mercure de France, 1985. Il commente une sorte de plan conservé par Germinal Chamoin l'infirmier qui a accompagné les Céline jusqu'à Flensburg, p. 68 : « De Neu-Ulm à Augsbourg, […] Donaworth, Treuchtingen, Nurnberg, Furth, Bamberg, Lichtenfeld, Eisenach, Bebra, Gottingen, Hanovre."
p. 70: « De Hanovre ils gagnèrent Han Kleefeld, Lerthe, Hambourg […] puis Altona et enfin Flensburg. »

MER BALTIQUE
MER DU NORD
DANEMARK
POLOGNE
PAYS-BAS
BELGIQUE
LUX.
FRANCE
SUISSE
AUTRICHE
RÉP. TCHÈQUE
NEUENGAMME
RAVENSBRÜCK
SACHSENHAUSEN
BERGEN-BELSEN
LEHRTE
BEBRA
Kiel
Lübeck
Hambourg
Schwerin
Rostock
Szczecin
Brême
Hanovre
Brunswick
Magdeburg
BERLIN
Bielefeld
Münster
Dortmund
Duisburg
Essen
Wuppertal
Düsseldorf
Cologne
Kassel
Halle
Leipzig
Dresde
Chemnitz
Erfurt
Aix-la-Chapelle
Liège
Bonn
Francfort-sur-le-Main
Wiesbaden
Mayence
LUXEMBOURG
Mannheim
Sarrebruck
Metz
Karlsruhe
Stuttgart
Nancy
Strasbourg
Fribourg-en-Brisgau
Mulhouse
Bâle
Zurich
Augsbourg
Nuremberg
Munich
Salzbourg
Innsbruck
PRAGUE
Plzeň
Linz
Passau
Ratisbonne
Ingolstadt
Landshut
Freising
Kitzbühel
Bremerhaven
Wilhelmshaven
Emden
Leeuwarden
Groningue
Zwolle
Amsterdam
Rotterdam
Anvers
Bruxelles
Luxembourg
Metz
Nancy
Strasbourg
Mulhouse
Bâle
Zurich
Innsbruck
Munich
Salzbourg
Linz
Passau
Prague
Plzeň
Dresde
Leipzig
Berlin
Hamburg
Kiel
Rostock
Szczecin
Hanovre
Brême
Cologne
Francfort-sur-le-Main
Nuremberg
Augsbourg
Stuttgart
Karlsruhe
Mannheim
Wiesbaden
Mayence
Kassel
Erfurt
Chemnitz
Magdeburg
Brunswick
Bielefeld
Münster
Dortmund
Duisburg
Essen
Wuppertal
Düsseldorf
Aix-la-Chapelle
Liège
Bonn
Sarrebruck
Fribourg-en-Brisgau
Zurich
Innsbruck
Salzbourg
Munich
Nuremberg
Augsbourg
Stuttgart
Karlsruhe
Mannheim
Wiesbaden
Mayence
Kassel
Erfurt
Chemnitz
Leipzig
Dresde
Magdeburg
Brunswick
Hanovre
Brême
Hamburg
Schwerin
Rostock
Szczecin
BERLIN
Kiel
Lübeck
Hamburg
Brême
Hanovre
Brunswick
Magdeburg
Kassel
Erfurt
Nuremberg
Augsbourg
Munich
Innsbruck
Salzbourg
Linz
Passau
Ratisbonne
Ingolstadt
Landshut
Freising
Kitzbühel